lyriques de Gœthe (Breslau, 1835); *Grammaire italienne* (Leipzig, 1844, 2 vol.); *l'Orateur allemand* (Leipzig, 1844); *Comédies pour la jeunesse* (Berlin, 1844-1849, 12 vol.); *Télémaque et Nausicaa*, poëme épique (Nuremberg, 1846); *Declamatorium allemand* (1850-1851, 3e édit.), recueil de morceaux oratoires; le *Chant du cygne de plusieurs poëtes célèbres* (Tubingue, 1853); *Frauenlob*, recueil de sonnets (1853); des drames : *Mirza*, *Dorothée*, le *Pauvre Henri*, *Iphigénie à Delphes*, etc. Enfin, M. Kannegiesser a donné des dissertations pédagogiques et littéraires et de nombreuses traductions d'ouvrages anciens et modernes : les *Œuvres dramatiques* de Beaumont et Fletcher (1808); la *Divine comédie* et les *Poésies lyriques*, de Dante (1809-1827); les *Odes*, d'Horace (1821), d'Anacréon et de Sapho (1827); un grand nombre d'écrits divers de Leopardi, de Silvio Pellico, de Byron, de Mme de Staël, de Mickiewicz, d'Œrsted, de Bernhard, des *Poésies des troubadours* (1852), etc.

KANNO, l'être suprême chez les nègres de la côte de la Malaguette. D'après eux, il est le créateur de toutes choses et la souche de tous les biens; mais ils ne lui accordent pas une existence éternelle. Il doit avoir pour successeur un autre dieu, chargé de punir le crime et de récompenser la vertu.

KANNSTADT, KANSTADT ou **CANNSTADT**, ville du Wurtemberg, cercle du Neckar, à 4 kilom. E. de Stuttgard, sur le chemin de fer de Stuttgard à Ulm; 6,000 hab. Teintureries importantes; commerce actif. Aux environs, débris d'antiquités romaines. Cette ville est célèbre par ses eaux minérales, fréquentées par un grand nombre de malades. Victoire de Moreau sur l'archiduc Charles, en 1796. Les eaux thermales, chlorurées, sodiques, ferrugineuses et gazeuses de Kannstadt émergent par 33 sources d'un terrain dont le fond paraît être du muschelkalk recouvert de boues, de tourbes, d'argiles, de marnes, d'un conglomérat siliceux et de lehm. Leur densité varie de 1,0058 à 1,0063 et leur température de 15° à 21°,5.

« C'est, dit M. Armand Rotureau dans son bel ouvrage : *Des principales eaux minérales de l'Europe;* c'est une catastrophe qui a donné naissance à une partie des sources de Kannstadt et qui, par suite, a fait la prospérité de cette ville comme station minérale. Le tremblement de terre qui, en 1755, détruisit Lisbonne, eut son contre-coup en Allemagne, et fit jaillir, des terrains volcaniques des bords du Neckar, de nouvelles sources. »

KANO ou **GHANAT**, ville de l'Afrique centrale, capitale du pays de Haoussa, à 150 kilom. S.-E. de Cachena, par 12° de latit. N. et 7° de longit. E.; 60,000 hab., dont plus de la moitié sont esclaves, sans compter les étrangers. Fabriques de tissus de différentes qualités. Entrepôt du commerce de toute l'Afrique centrale; marchés quotidiens bien pourvus en articles d'Europe et en produits de la contrée, tels que bracelets en cuivre, étain, antimoine, verroterie, corail, ambre, bagues, étoffes de laine, châles, toiles de coton, toiles de lin d'Egypte, etc. Il y a des quartiers distincts pour la vente des bestiaux, des céréales et des végétaux. Les étrangers s'y rendent en grand nombre des bords de la Méditerranée, des montagnes de la Lune, du Sennaar et de l'Achantis. Kano forme un ovale irrégulier d'environ 20 kilom. de tour. Un grand marais, qui la coupe à l'E. et à l'O. et que traverse une langue de terre où se tient le marché, contribue à la rendre malsaine. Les maisons sont disposées par petits groupes et éloignées des murs de la ville. Le marché se compose d'échoppes construites en bambou et disposées de manière à former des rues. Chaque jour, ce marché est encombré de monde du matin au soir. Il y a des quartiers distincts pour la vente des bestiaux, des céréales et des végétaux. Le marché aux esclaves se tient sous deux hangars, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Les esclaves mâles sont employés comme charpentiers, maçons, forgerons, tisserands, tailleurs, cordonniers; les esclaves femelles sont occupées à filer, à faire le pain. Les environs de la ville sont bien cultivés en coton, tabac, indigo et céréales; ils sont plantés de figuiers et de dattiers.

KANO, le dieu des eaux, le créateur du soleil et de la lune, d'après les bouddhistes du Japon. Cette divinité est représentée sortant avec quatre bras de la gueule d'un cétacé.

KANOBIN, bourg de la Turquie d'Asie. V. CANUBIN.

KANODJE ou **CANOUGE**, ville de l'Indoustan anglais, dans la résidence du Pendjab, à 190 kilom. E. d'Agra, sur le Cally-Neddy et près du Gange, avec lequel elle communique par un canal. C'était jadis une des places les plus florissantes de l'Inde, et elle est regardée par quelques auteurs comme la *Calinapaxa* de Pline. En 1018, elle se soumit à Mahmoud le Gaznévide, après la mort duquel les radjahs de Delhi la saccagèrent. Elle fut encore dévastée par les Mahrattes en 1761. Au milieu des ruines immenses qui l'entourent, on distingue la trace d'une longue rue de 9 kilom.

KANOLD (Jean), médecin allemand, né à Breslau en 1679, mort en 1729. Il fit ses études médicales à Halle, fut un des disciples distingués de Stahl, et soutint sous la présidence de ce dernier sa thèse de docteur en 1704. Aussitôt reçu, il rentra à Breslau pour se livrer à la pratique. Il fonda un recueil périodique avec quelques amis et le continua sans interruption jusqu'à sa mort. En 1719, il fut élu membre de l'Académie des curieux de la nature et collabora activement à ses travaux. Il mourut avant d'avoir pu faire paraître un manuscrit considérable sur la maladie pestilentielle qui régna de 1701 à 1716. Nous ne connaissons de lui que sa thèse inaugurale : *De abortu et fœtu mortuo* (Halle, 1704, in-4°).

KANOUN s. m. (ka-noun — mot. ar.). Mus. Sorte de harpe horizontale, dont l'usage est très-répandu chez les populations du nord de l'Afrique, principalement dans les villes, et qui présente la plus grande ressemblance avec le psaltérion de l'ancienne musique européenne.

KANSAS, un des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, entre le Nébraska au N., le Missouri à l'E., le territoire indien au S., et le Colorado à l'O. Ch.-l., Topeha. Superficie, 210,000 kilom. carr.; 107,110 hab. Dans ce nombre, la population indigène figure pour 74,090 individus. La superficie de cet Etat forme un parallélogramme rectangle à peu près régulier. La partie occidentale est accidentée par les ramifications des montagnes Rocheuses et renferme de vastes pâturages et de magnifiques forêts. Le reste du pays forme de vastes plaines, très-favorables à l'agriculture, mais couvertes encore en grande partie par d'immenses savanes et arrosées par de nombreux cours d'eau qui vont se jeter dans le Missouri. Les plus importantes de ces rivières sont la rivière Républicaine, le Smoky-Hill, dont la jonction forme le Kansas, l'Arkansas, la rivière Osage et le Néosko. Sauf dans quelques districts, le climat du Kansas est délicieux. La température est froide dans la partie S.-O. de l'Etat. A l'E., le climat est doux; les pluies durent de mars à juin; alors les ruisseaux se gonflent et la plaine est souvent couverte d'eau qui féconde la terre. L'automne est sec. Les principales productions du sol consistent en céréales, fruits, pommes de terre, café, tabac. Les forêts abondent en chênes, hêtres, sycomores, tilleuls, ormes, frênes, mûriers et cotonniers. De nombreux troupeaux de buffles paissent dans les plaines du centre; les trappeurs y chassent des chevaux sauvages d'un grand prix.

Le pays, surtout à l'O., est en grande partie habité par des Indiens nomades, entre autres les Miamis, les Osages, les Arapahaes, les Dog-Eaters. La population coloniale prend tous les jours une plus grande extension, comme le prouvent les chiffres suivants : en 1810, la population d'origine européenne comptait au Kansas 20,845 hab.; en 1840, 83,702 hab., et en 1860 un nombre beaucoup plus considérable encore. Le Kansas fut exploité pour la première fois, en 1719, par Dustine, voyageur français. En 1803, ce pays fit partie du territoire cédé par la France aux Etats-Unis. Détaché plus tard du territoire indien, il fut érigé en territoire spécial en 1854. En 1860, l'Union américaine l'a admis au rang d'Etat.

Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur et à un sous-gouverneur élus par le peuple pour deux ans. La législature est composée d'un sénat de 25 membres, élus pour deux ans, et d'une chambre de représentants de 75 membres élus annuellement.

Ajoutons, en terminant cette courte notice, que le vote de la constitution du Kansas, comme Etat, dans la session du congrès de 1857 à 1858, fut l'avant-coureur de la terrible guerre civile qui a désolé les Etats-Unis. Cette constitution, frauduleusement préparée par le parti esclavagiste, contenait quelques articles artificieusement conçus de façon à introduire forcément l'esclavage dans le nouvel Etat, en dépit de la répugnance des habitants. Les débats furent d'une violence extrême, mais le projet de constitution fut adopté par le congrès, grâce aux schisme qui se produisit au sein du parti démocratique. Quelques mois après, John Brown, citoyen du Kansas, payait de sa tête son héroïque dévouement à la cause de la liberté des nègres.

KANSAS, rivière des Etats-Unis d'Amérique, formée dans l'Etat du même nom par la réunion du Smoky-Hill et de la rivière Républicaine. Elle coule de l'O. à l'E., baigne Lecompton et se jette dans le Missouri après un cours de 600 kilom. Elle est navigable pour de gros bateaux sur une grande étendue. Les rives en sont généralement basses, couvertes de hautes herbes et sujettes aux inondations; le sel y est en grande abondance, et sur plusieurs points les eaux en sont tellement imprégnées, qu'il est impossible de s'en servir.

KANSKI (Nicolas), publiciste polonais, né vers 1820. Il prit part en 1846 aux agitations de la Gallicie et fut condamné à dix-huit ans de *carcere duro* dans la forteresse de Kufstein. Gracié en 1848, il devint la même année député au Landtag de Vienne, se fit recevoir en 1850 docteur en droit à Cracovie, et, après avoir exercé quelque temps au barreau de cette ville, s'établit, comme avocat, à Tarnow. On a de lui : *Causeries rustiques* ou *Conversation d'un juge de village avec ses voisins au sujet des idées d'aujourd'hui et de l'histoire de l'ancien temps* (Vienne, 1848); *Paroles de vérité adressées au peuple des campagnes* (Vienne, 1848); *De la peine de mort* (Cracovie, 1850). Il a, en outre, collaboré à différents journaux et recueils littéraires polonais.

KAN-SOU, l'une des provinces septentrionales de la Chine propre, au N.-O., entre la Mongolie au N., dont la sépare la muraille de la Chine, le pays de Khou-Khou-Noor à l'O., les provinces de Szutchouan au S. et de Chen-Si à l'E. Superficie, 200,307 kilom. carr.; 15,193,000 hab. Chef-lieu, Lan-Tchéou. Le Hoang-Ho, ou fleuve Jaune, est le seul cours d'eau remarquable de cette contrée, dont il parcourt le S.-E. La température est très-chaude en été, ce qui expose le pays à de grandes sécheresses. Le sol est très-fertile, mais les récoltes y sont souvent dévorées par les sauterelles. Les principales productions sont les grains et les légumes, le tabac, le chanvre; les fruits sont de médiocre qualité. Les forêts fournissent de beaux bois de construction. Les montagnes renferment des mines d'or, de plomb et de houille; il y a aussi des carrières de marbre, des sources de pétrole et des marais salants. On y élève beaucoup de bestiaux, notamment des chevaux vigoureux, quoique de petite taille, un grand nombre de mulets et de moutons. On y trouve le tigre, l'ours, des taureaux sauvages, des daims et des cerfs en quantité, des zibelines et de très-grosses chauves-souris que les habitants mangent avec plaisir. L'industrie embrasse l'exploitation des mines, la fabrication des étoffes de laine, des serges, des tapis et du papier. Cette province fait avec le Mongol et le Thibet un commerce très-actif, principalement en grains, mulets, rhubarbe, musc, etc.

KANSOU-EL-GOURI, sultan d'Égypte, l'avant-dernier de la dynastie des mameluks circassiens, mort en 1516. Après avoir été esclave, comme tous les mameluks, il parvint à la dignité de lieutenant du sultan, et fut élevé lui-même au pouvoir après une révolte de la milice (1501). Il sut se maintenir en paix avec Bajazet, qui régnait à Constantinople, mais fut obligé de se défendre contre les attaques de son successeur, Selim Ier, qui convoitait l'Égypte, et perdit la vie dans une bataille près d'Alep (1516). Sa mort fut bientôt suivie de la conquête de l'Egypte par les Turcs Ottomans.

KANT (Emmanuel), célèbre philosophe allemand, fondateur de l'école idéaliste qui a gardé son nom, né à Kœnigsberg le 22 avril 1724, mort dans la même ville le 18 février 1804. Il était fils d'un sellier originaire d'Écosse. Sa mère, presbytérienne, l'éleva dans les sentiments d'une piété rigide, ce qui n'était pas en désaccord avec le caractère du père de Kant, qui était, paraît-il, d'une rudesse antique. « Jamais, disait plus tard l'illustre philosophe, je n'ai vu ni entendu, dans la maison paternelle, rien qui ne fût d'accord avec l'honnêteté, la décence et la véracité. » Cette éducation influa sur toute la vie et même sur les idées de Kant. Il y puisa, d'une part, ce sens droit et cet amour de la sincérité qu'on remarque dans ses livres, et de l'autre, aussi, cette aspérité de forme qui distingue son style autant que ses mœurs. Il fréquenta de bonne heure les écoles de sa ville natale; il suivait tous les cours avec la même assiduité. Les langues anciennes lui devinrent familières. Il ne les écrivit jamais avec élégance, mais il en connaissait la structure intime, et, quand il avait à rendre une idée, si abstraite qu'elle fût, l'expression ne lui manquait pas. L'histoire demeura pour lui, sinon un livre fermé, au moins une science dont il ne connut guère que les enseignements vulgaires. Il n'en fut pas de même des sciences naturelles, et surtout des mathématiques. L'étude des sciences exactes développa en lui ce genre d'imagination sèche qu'on appelle l'esprit d'abstraction, et qu'il pratiqua à un si haut degré. La plupart des philosophes éminents, Pythagore, Aristote, Platon, Pascal, Leibnitz, ont cultivé les sciences exactes avec succès. On n'est véritablement métaphysicien qu'à ce prix, et Kant ne démentit pas cette vieille habitude philosophique. Au sortir de l'adolescence, les mathématiques n'avaient plus pour lui de secrets. Il est vrai que, si ses connaissances étaient variées, elles étaient très-confuses. Le sentiment de cette confusion des sciences, qui n'était pas seulement dans son esprit, mais dans tous les esprits de son temps, lui inspira sans doute l'envie de ranger l'ensemble des connaissances humaines dans un ordre systématique. Il y a pour chaque époque une nécessité de ce genre. A mesure que les sciences se multiplient et agrandissent leur objet, il devient nécessaire de les rappeler à l'unité, si l'on veut empêcher le chaos d'envahir le domaine entier de nos connaissances. On était dans ce cas au XVIIIe siècle, surtout pour les sciences morales; on se débattait entre une foule de systèmes contradictoires, l'idéalisme de Leibnitz, le panthéisme de Spinoza, le sensualisme de Locke, le scepticisme de Berkeley; le désordre était au comble. Kant devait employer sa vie à tenter d'y substituer une synthèse destinée à remplacer celle d'Aristote, désormais hors de service. Les événements qui accompagnèrent l'accomplissement de cette entreprise constituent la biographie de l'auteur, qui n'en a pas d'autre que celle de ses idées. Il y a deux phases distinctes dans l'histoire des idées de Kant. L'une commence en 1746, date de sa première œuvre littéraire, et s'étend jusqu'à l'année 1781, où parut la *Critique de la raison pure.* C'est une période d'incubation, durant laquelle rien n'annonce encore la révolution que l'auteur provoquera bientôt sur le terrain de la science métaphysique. La seconde est caractérisée par l'exposition dogmatique et la défense du système auquel est resté attaché le nom de Kant; elle se termine au moment de sa mort.

Dès qu'il eut obtenu le diplôme de maître ès arts à l'université de Kœnigsberg, il résolut de se vouer à l'enseignement, et, après avoir passé quelque temps comme précepteur dans une famille, il fut attaché à l'université, en qualité de *privat-docent* (répétiteur), obtint bientôt la chaire de mathématiques (1770), qu'il échangea peu après contre celle de métaphysique, et devint dès lors le centre d'une école qui rayonna dans toute l'Allemagne. Toute sa vie s'écoula dans cette situation modeste, qu'il sut rendre éminente, et ce ne fut qu'en 1793 qu'il renonça à sa chaire, lorsqu'il se sentit trop affaibli par l'âge. La simplicité de cette existence, remplie par l'enseignement et les travaux du professeur, n'a laissé presque rien à dire aux biographes, en dehors de ce qui regarde les doctrines du philosophe et la manière dont elles s'enchaînèrent dans ce puissant esprit.

Kant n'arriva que par degrés à la formule définitive donnée par lui dans la *Critique de la raison pure.* Ses premiers essais d'une rénovation de la métaphysique remontent à 1755. On les trouve dans une dissertation intitulée : *Principiorum primorum cognitionis metaphysicæ dilucidatio* (1755, in-4°). En 1770, sa théorie était presque formée, et l'opuscule intitulé : *Prolégomènes de toute métaphysique qui s'élèverait au rang de science*, en contient les principaux rudiments. Il l'affirma dans la *Critique de la raison pure* (Riga, 1781, in-8°), son ouvrage capital, dont nous avons rendu compte (V. CRITIQUE), auquel il faut ajouter les *Principes métaphysiques de la science et de la nature* (1786). Mais il s'est aussi occupé de rééditer les sciences morales sur une nouvelle base. C'est l'objet de la *Critique de la raison pratique* (Riga, 1787, 1 vol. in-8°). Dans la *Critique de la raison pure*, il n'avait pas songé que l'homme n'est pas simplement un être qui raisonne, mais qu'il est surtout un être qui a des mœurs. On le lui avait reproché; on l'accusait même d'être un athée de la pire espèce. Il essaye, dans la *Critique de la raison pratique*, d'échapper à sa propre théorie, et de reconstruire ce qu'il avait détruit au nom de la logique transcendante. C'est dans cet ouvrage qu'il a émis la théorie de l'*impératif catégorique*, théorie restée célèbre, et qui est une des bases de la morale de Kant (V. CATÉGORIQUE). L'auteur a cru devoir ensuite commenter ces deux traités fondamentaux dans deux opuscules postérieurs, intitulés, l'un : *Base d'une métaphysique des mœurs* (1784), et l'autre : *Principes métaphysiques de la doctrine ou théorie de la vertu* (1797). La morale de Kant ayant été l'objet d'une critique savante et consciencieuse de la part du docteur Garve, qui avait jugé son adversaire très-sévèrement, l'auteur lui répondit une première fois dans ses *Principes métaphysiques du droit*, et ensuite dans un opuscule ayant pour titre : *Sur le dicton : Cela peut être juste en théorie, mais c'est sans utilité pratique* (1793).

Outre ces ouvrages, on doit encore à Kant: *Critique du jugement* (Libau, 1790, 1 vol. in-8°); *la Religion d'accord avec la raison* (Kœnigsberg, 1793, 1 vol. in-8°); *Principes métaphysiques du droit* (1796, 1 vol. in-8°); *Essai philosophique sur la paix perpétuelle* (Kœnigsberg, 1795, 1 vol. in-8°); *Essai d'anthropologie, rédigé dans des vues pragmatiques* [lisez pratiques] (Kœnigsberg, 1788, 1 vol. in-8°). Ce sont des appendices ou des commentaires de ses deux grands traités : la *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique.*

Il a de plus publié, à diverses époques, quelques opuscules, au nombre de vingt-cinq, la plupart étrangers à son système. Les principaux sont : *Pensées sur la véritable évaluation des forces vives et critique des démonstrations employées par Leibnitz et d'autres mathématiciens dans cette matière* (1746, 1 vol. in-8°); *Histoire naturelle du monde et théorie du ciel d'après les principes de Newton* (1755, 1 vol. in-8°); *Théorie des vents* (1756, 1 vol. in-4°); *Nouvelle théorie du mouvement et du repos des corps*, avec un *Essai de son application aux éléments de la physique* (1758, 1 vol. in-4°); *Essai sur les quantités négatives en philosophie* (1763, 1 vol. in-8°); *De la fausse subtilité des quatre figures du syllogisme* (1762, 1 vol. in-8°); *Seule base possible pour établir solidement une démonstration de l'existence de Dieu* (1763, 1 vol. in-8°); *Considérations sur l'idée du beau et du sublime* (1771, 1 vol. in-8°); *Sur les races diverses de l'espèce humaine* (1775, 1 vol. in-8°). Kant a aussi inséré un grand nombre d'articles de circonstance dans des recueils périodiques.

Le philosophe de Kœnigsberg n'atteignit l'apogée de sa réputation qu'à l'entrée de la vieillesse, et dut sans doute à son obscurité relative, comme à la modicité de ses goûts et de sa fortune, la tranquillité de ses

jours. Il fut temporairement recteur de l'université de Kœnigsberg, en 1786 et en 1788. La *Critique de la raison pure* lui avait alors acquis une notoriété considérable, et, en 1787, l'Académie de Berlin l'admit au nombre de ses membres. Plus tard, il eut, par ancienneté, le titre de doyen de la Faculté de philosophie. Aucune des faveurs par lesquelles on a récompensé depuis le mérite littéraire ou philosophique ne vint le tirer de sa médiocrité de professeur. Les lettres allemandes sortaient à peine de l'enfance. On estimait assez peu le savoir universitaire. Les distinctions et la fortune étaient, sous Frédéric II, pour les étrangers, et surtout pour les Français, que le roi de Prusse attirait à sa cour; et puis Kant était modeste par tempérament, et n'ambitionnait ni la gloire ni la fortune. C'était un penseur solitaire, vivant dans un autre monde que celui de la terre. Vers la fin de sa carrière, quand son nom commença à briller au sommet des sciences philosophiques, les étrangers affluaient à Kœnigsberg pour le voir. C'était une fantaisie à laquelle il se prêtait difficilement; il était même étonné du fait, et s'y dérobait de son mieux. On raconte qu'il ne consentait à recevoir de visites que debout, à la porte de son cabinet, et que jamais l'entrevue ne durait plus de quelques minutes. Il s'était fait quelques amis, qu'il recevait à sa table, et avec lesquels il vivait en petit comité; il leur disait quelquefois : « J'ai vu aujourd'hui des curieux à crachats. » A l'exemple de la plupart des grands penseurs de tous les siècles, il resta célibataire. Ce ne fut peut-être pas pour la même raison qu'eux, c'est-à-dire pour conserver sa pleine indépendance. Il fut deux fois sur le point de se marier. Mais la modicité de sa fortune était un obstacle devant lequel il lui fallut reculer; et puis il était trop occupé pour avoir le temps de songer aux soins domestiques. Quelques années avant de mourir, sa raison l'abandonna : il en avait trop usé. Il vit néanmoins venir sa fin avec sang-froid. « Je ne crains pas la mort, disait-il; je saurai mourir. Je vous assure devant Dieu que, si je la sentais approcher cette nuit, je lèverais les mains et je dirais : Dieu soit béni. Ce serait tout autre chose si j'avais causé le malheur d'une de ses créatures. » Il avait pris pour devise deux vers latins qu'il récitait souvent :

Summum credo nefas animam præferre pudori
Et propter vitam vivendi perdere causam.

Kant fut donc un homme de mœurs intègres et d'une modestie exemplaire. Mais s'il fut un des plus profonds investigateurs qu'on puisse rencontrer parmi les modernes en tout ce qui concerne l'entendement et ses fonctions, si l'on a écrit trois ou quatre mille volumes de commentaires sur ses œuvres, et s'il a fondé une école à laquelle appartiennent, à des titres divers, les plus grands philosophes de l'Allemagne du XIXe siècle, son caractère moral fut loin d'atteindre à cette hauteur. Il n'avait cultivé en lui que l'*organe cognitif*, comme il appelle l'entendement. Il était tout à fait étranger à l'éloquence, à la poésie et à tout ce qui se rattache au sens affectif et imaginatif de l'âme. Les plus beaux mouvements oratoires lui semblaient un déguisement de la mauvaise foi, et il appelait le haut style des moralistes « de la prose en délire. »

Les amis de Kant nous ont transmis, sur sa manière d'être, de se vêtir, de manger, de se coucher, de se promener, une foule de particularités assez curieuses. N'était le respect qu'on doit à une si haute personnalité, leurs indiscrétions feraient croire qu'il était un peu maniaque. Grâce à leurs récits, on sait qu'il se levait en tout temps à cinq heures du matin, prenait quelques tasses de thé, fumait sa pipe, tout en composant le plan des travaux de sa journée, descendait faire son cours à sept heures, dînait à une heure, et se promenait pour faire sa digestion. Jusque-là, il n'y a rien de bien extraordinaire; mais ils nous apprennent en outre que, toujours inquiet de sa santé, il se préoccupait beaucoup de l'état de l'atmosphère, de l'électricité surtout, qu'il croyait conjurée contre lui, et que, pour ne pas gêner la circulation du sang dans ses jambes, par l'emploi des jarretières, il soutenait ses bas de soie à l'aide de cordes à boyau fixées par des ressorts élastiques à ses goussets de montre. En fait de musique, il aimait surtout le tapage, et se délectait à entendre les fanfares militaires. Il abhorrait la bière, et quand on lui annonçait la mort de quelqu'un : « C'était sans doute un buveur de bière, » disait-il. S'il s'agissait d'un Allemand, il avait grande chance de ne pas se tromper. Il lui fallait uniformément 14 degrés de chaleur, et il se croyait malade pour 1 degré de plus ou de moins. Il ne respirait jamais que par le nez, de peur d'introduire une trop grande quantité d'air froid dans ses poumons, et s'informait de la mortalité des chats, sur lesquels il supposait que l'électricité, son ennemie, avait une grande influence. Sa promenade méthodique, par les mêmes rues et aux mêmes heures, était l'amusement des badauds. « Je ne crois pas, dit Henri Heine dans son livre de l'*Allemagne*, que l'horloge de la cathédrale de Kœnigsberg ait accompli sa tâche avec plus de régularité que son compatriote Kant. Les voisins savaient qu'il était exactement trois heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls qu'on nomme encore à présent, en souvenir de lui, l'allée du philosophe. Il la montait et la descendait huit fois par jour, en quelque saison que ce fût, et, quand le temps était couvert ou que les nuages annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras. Les bons bourgeois de Kœnigsberg, quand le vieux professeur passait à l'heure dite, le saluaient respectueusement et réglaient d'après lui leur montre. » A sa mort, on se disputa les moindres objets qui lui avaient appartenu; une vieille casquette, qu'il avait portée vingt ans, une paire de souliers hors d'âge, se montrent encore à Kœnigsberg comme des reliques.

Sur la vie de Kant et spécialement ses dernières années, on peut lire avec intérêt les récits de deux de ses élèves et amis : *Letzte Æusserungen Kant's*, par M. G. Hasse (1804), et *Immanuel Kant, in seinen letzten Lebensjahren* (1804), documents curieux que V. Cousin a traduits en partie dans une étude qui porte le même titre : *Kant dans les dernières années de sa vie* (1857, in-8°). Quant aux doctrines du grand philosophe, outre les articles consacrés à ses principaux ouvrages, nous en envisageons l'ensemble à l'article KANTISME.

KANTAKUZÈNE, nom d'une célèbre famille grecque. V. CANTACUZÈNE.

KANTALICOUNDA, comptoir anglais sur la Gambie (Afrique occidentale), entre Fattahenda, que les indigènes nomment Fattahéguinda et Yabouhenda. Cet établissement, comme presque tous les comptoirs établis sur le fleuve, se compose de deux caravansérails situés sur les deux rives de la rivière, en face l'un de l'autre, de façon que les marchands indigènes du nord et du sud puissent venir faire la traite avec les commerçants européens. Le comptoir proprement dit est un vieux brick démâté, rasé en ponton et mouillé, à poste fixe, au milieu du fleuve; c'est là que sont emmagasinées les marchandises qui servent à l'échange, telles que tabac, tafia, coton, sucre, quincaillerie, verroterie, fusils à pierre, simples et doubles, poudre, balles, etc. Les marchandises sont ainsi à l'abri du pillage et sous la garde d'un noir. Quant aux caravansérails dont nous avons parlé, ce sont simplement quelques cases en paille et en bambou, qui servent d'abri pendant les transactions. Il est à remarquer que les marchandises des Anglais et le comptoir lui-même ne sont défendus que par un seul homme. Il faut attribuer cela au respect que cette nation a su imposer aux peuplades du pays, et aussi au caractère de ces peuplades, beaucoup plus pacifiques que celles du Sénégal. Les denrées que les indigènes livrent en échange des produits européens sont principalement : la cire, les arachides, les peaux et le riz. Elles se chargent dans de grands chalands plats qu'on remorque pour remonter le fleuve, et qui, quoique calant très-peu d'eau, portent un tonnage très-fort.

KAN-TCHÉOU, ville forte de Chine, dans la province de Kiang-Tchéou, par 39° de latit. N., et 98° 35' de long. E., sur le Kan et le Tchan. C'est une place de commerce considérable. Les murs, flanqués de bastions carrés, sont en bon état. On y remarque un temple dédié à Confucius, ainsi que des fabriques de sucre et de vernis très-estimé. Dans les environs de la ville, s'élèvent une tour de neuf étages et une pagode où les mariniers chinois viennent offrir des sacrifices pour rendre les génies favorables à leur passage entre des rochers qui, à une journée de Kan-Tchéou, obstruent le cours rapide du fleuve.

KANTELAAR (Jacques), littérateur hollandais, né à Amsterdam en 1759, mort à Zwooll en 1821. Il exerça les fonctions de pasteur protestant à Westwoud et à Almelo, se signala par son patriotisme, et, pour éviter d'être inquiété, se retira à Amsterdam en 1787. Nommé, en 1796, membre de l'Assemblée nationale des Pays-Bas, il s'y fit remarquer par son éloquence, et fut un des orateurs les plus remarquables du parti modéré. Par la suite, il devint banquier à La Haye. Kantelaar était membre de l'Institut des Pays-Bas. Outre des pièces de vers, on a de lui : *Specimen observationum criticarum; Considérations sur les belles-lettres* (Amsterdam, 1793, 3 vol. in-8°); *Traité sur la poésie pastorale* (Amsterdam, 1813), ouvrage couronné par la Société des sciences d'Amsterdam; *Euterpe* (1815-1816), magasin littéraire, où il a donné d'intéressants articles sur les poëtes nationaux; *Discours et poésies de Kantelaar* (Harlem, 1825, in-8°). Kantelaar fut un critique judicieux et fin, un écrivain plein de verve et de goût, un homme de bien aux aspirations politiques élevées et libérales. A tous ces titres, il a exercé sur son temps une heureuse et salutaire influence.

KANTEMIR, nom de divers personnages. V. CANTEMIR.

KANTERKAAS s. m. (kan-tèr-ka-ass). Comm. Sorte de fromage fait en Hollande.

KANTIEN, ENNE adj. (kan-tiain, iè-ne). Philos. Qui a rapport à la philosophie de Kant : *Système* KANTIEN. *Catégories* KANTIENNES.

KANTISME s. m. (kan-ti-sme). Philos. Système de philosophie fondé, à la fin du XVIIIe siècle, par Emmanuel Kant.

— **Encycl.** Nous avons analysé ailleurs les trois célèbres *Critiques* de Kant; nous nous proposons de donner ici, sous le nom de *kantisme*, une esquisse générale et complète de cette philosophie, qui marque une étape nouvelle dans l'histoire de l'esprit humain. Rien n'est plus difficile que d'exposer brièvement une doctrine aussi complexe et aux apparences si contradictoires; heureusement pour nous et pour nos lecteurs, un philosophe suisse, aux vues larges et profondes, versé dans la connaissance de la philosophie allemande, M. Ch. Secrétan, de Neufchâtel, nous facilitera la tâche; nous nous permettrons de recourir assez souvent à sa remarquable *Philosophie de la liberté.*

Si Locke et Hume n'avaient pas existé, il est permis de croire que Kant n'aurait jamais écrit; s'ils n'avaient pas nié tous les deux l'existence d'un élément universel et nécessaire dans la pensée humaine, peut-être le philosophe de Kœnigsberg ne se serait jamais avisé de rechercher s'il y a des vérités *a priori*, et quelles sont ces vérités. Le sensualisme de Locke et le scepticisme de Hume suscitèrent le criticisme. Le problème du criticisme est celui-ci : Y a-t-il des vérités *a priori?* et s'il y en a, jusqu'où peuvent s'étendre leurs applications légitimes?

Descartes, cet audacieux novateur, n'était pas aussi radical que Kant; il se demandait seulement : « De quoi suis-je certain? » Kant se demande : « Ai-je le droit d'être certain? » Aussi ne débute-t-il pas par une psychologie et une métaphysique, mais par un examen critique de toutes nos facultés. C'est là l'originalité de sa doctrine. On peut se demander s'il est réellement nécessaire de faire précéder la science proprement dite par une critique de l'esprit humain. La réponse à cette question sera une condamnation ou une apologie du criticisme tout entier.

M. Secrétan, avec lequel nous regrettons d'être en désaccord sur ce point important, remarque que, si la philosophie, comme Kant le proclame, est impossible avant la critique de l'esprit humain, il faudrait une seconde critique qui nous éclairât sur l'usage et sur la portée des facultés au moyen desquelles nous entreprenons la première, et ainsi de suite. « Il n'y a donc pas, conclut-il, de nécessité logique à faire du problème de la connaissance la question préalable en philosophie. Je dis plus : non-seulement il n'est pas indispensable, mais il est impossible de traiter isolément l'analyse de l'esprit humain; du moins, en la détachant ainsi de l'ensemble des questions philosophiques, n'est-il pas permis d'en attendre autre chose qu'un résultat provisoire et problématique. » (*Philosophie de la liberté.*) Cette objection est spécieuse; mais il nous semble facile d'y répondre, en nous aidant de Kant lui-même, et de prouver ainsi la légitimité du criticisme. La philosophie proprement dite cherche à saisir l'absolu en lui-même, c'est-à-dire objectivement, en dehors de l'esprit; la critique considère l'esprit en lui-même, c'est-à-dire dans son usage purement subjectif et formel, en dehors de toute application aux objets. Elle porte donc, non pas sur ce qu'on appelle d'ordinaire la connaissance, ou sur le rapport de l'objet au sujet, mais simplement sur le sujet. Et, ne nous y trompons pas, elle ne se borne pas à constater dans l'esprit la présence de tels ou tels éléments, à cataloguer des faits intellectuels; elle fait plus : elle veut expliquer la possibilité de ces faits et vérifier les droits de l'esprit. Si l'esprit sort vainqueur de cet examen, de cette sorte de vérification de pouvoirs, la métaphysique lui est ouverte; il pourra spéculer en toute liberté sur Dieu et sur le monde; jusque-là, toutes ses recherches sont vaines, tous ses résultats sont stériles, car il ne peut se prouver à lui-même la légitimité de ses recherches, la valeur de leurs résultats. La critique nous semble donc un préliminaire indispensable à la métaphysique, et les termes du problème posé par Kant ne sont pas contradictoires, si l'on songe à la distinction que lui-même établit entre l'usage purement subjectif et l'usage objectif de la raison, entre la forme et la matière de la connaissance. Le criticisme néglige la matière et ne s'attache qu'à la forme; il aboutit, comme nous le verrons, à la négation de la métaphysique. Qu'importe? La raison spéculative ne sera plus exposée à s'égarer dans le pays des chimères.

Après avoir démontré la légitimité du *kantisme*, il nous faut maintenant en exposer les grands résultats. Dans ses trois critiques, Kant dresse l'inventaire des vérités *a priori* qui dirigent l'exercice de nos diverses facultés. Il commence par les facultés théoriques et passe ensuite aux facultés pratiques et à une faculté mixte qu'il appelle le *jugement.* Nous renvoyons nos lecteurs aux analyses que nous avons données de la *Critique de la raison pure*, de la *Critique de la raison pratique* et de la *Critique du jugement.* Il suffit à l'objet que nous nous proposons ici de rappeler que, dans la *Critique de la raison pure*, Kant démontre la présence d'un élément *a priori* dans la connaissance humaine, qu'il fait l'inventaire des idées *à priori*, et ne leur accorde qu'une valeur subjective; de sorte que, selon lui, nous ne pouvons connaître que nos propres facultés, tout en sentant qu'il existe hors de nous un monde réel, mais inaccessible à notre entendement; tout ce que nous pouvons faire, c'est de fournir, grâce aux principes purs que nous trouvons en nous, un lien aux phénomènes qui nous entourent; mais quant aux noumènes (ou choses en soi), ils sont relégués dans une sphère où la raison pure ne saurait pénétrer. Voilà en deux mots le résultat de la première critique. Elle conclut spéculativement à l'inanité de la métaphysique. Après cette conclusion, on est en droit de s'étonner que la métaphysique idéaliste allemande de Schelling et de Hegel ne soit qu'un prolongement, qu'une émanation du *kantisme.* Expliquons-nous sur cette apparente contradiction.

La *Critique de la raison pure* aboutit à la négation de la métaphysique transcendante; elle nie que l'esprit puisse saisir hors de lui des substances et des causes; mais elle nous semble un admirable traité de métaphysique immanente, cette science qui, sans dépasser la sphère où l'expérience est possible, prétend trouver dans les lois de la pensée les lois mêmes de l'univers. Du point de vue où il s'était placé pour expliquer le fait de la connaissance, Kant devait être conduit jusqu'aux confins de l'idéalisme pur. Il dit quelque part : « Toutes choses appartiennent au même tout d'expérience; dès lors, le moi subjectif et le monde qu'il contemple doivent être considérés comme les deux faces, comme la double manifestation et le double produit d'un même principe et d'une même essence. »

« Grande parole, dit M. Secrétan, qu'on ne saurait contester, qu'on peut interpréter en sens divers, et qu'on n'approfondira jamais assez. Sans une identité intime du sujet connaissant et de l'objet connu, il n'y a pas de science possible. Kant constate cette vérité avec la philosophie de tous les siècles. Il l'explique par un idéalisme subjectif mitigé, en faisant du monde le produit de l'esprit humain, excité par l'action inconnue d'une cause inconnue, qu'il appelle la chose en soi. Mais de cet idéalisme mitigé à l'idéalisme pur il n'y avait qu'un pas; il n'y avait qu'à effacer cette chose en soi dont nous ne pouvons rien savoir, puisque, pour la connaître, il faudrait se dépouiller précisément de toutes les facultés au moyen desquelles nous connaissons. Et la suppression de la chose en soi n'exigerait pas grand effort de logique. » Ce petit effort de logique fut fait par les métaphysiciens successeurs de Kant, et voilà comment la *Critique de la raison pure*, qui semblait la condamnation spéculative de la métaphysique, fut le point de départ de la métaphysique la plus audacieuse qui ait jamais paru. Toutefois, n'exagérons rien. Cet idéalisme pur, où la logique rigoureuse le pousse malgré lui, Kant l'a toujours désavoué; tant qu'il reste dans le domaine de la raison pure, le *kantisme* maintient l'opposition du phénomène et du noumène, de la connaissance logique, la seule que nous puissions posséder, et de l'intuition intellectuelle, qui, si nous en étions doués, nous permettrait la contemplation directe des choses en soi.

Cette opposition du phénomène et du noumène est-elle irrésoluble? Oui, si l'on considère la raison dans son usage purement spéculatif; non, si l'on considère la raison dans son usage pratique. En d'autres termes, le monde réel, le monde des noumènes s'ouvre devant nous avec l'intuition de la liberté. Là est la grande découverte du *kantisme;* chaque philosophe attache son nom à une théorie propre; on ne peut parler de Platon sans songer aux *idées*, d'Aristote sans penser au syllogisme, de Descartes sans se rappeler le *Cogito ergo sum.* Eh bien! le nom de Kant doit rester à tout jamais attaché à la vraie théorie de la liberté et de l'obligation morale. Si le philosophe de Kœnigsberg s'était arrêté à la *Critique de la raison pure*, il aurait sa place à côté des Œnésidème, des Pyrrhon, des Hume, mais il n'eût pas fait accomplir à l'esprit humain un pas décisif; il eût détruit sans rien édifier. La théorie de l'obligation et de la liberté est un monument éternel, et nous paraît le titre le plus solide du *kantisme* à l'admiration de la postérité. Les idées que nous exprimons ici sont, nous ne l'ignorons pas, en contradiction avec les opinions généralement reçues et professées; pour la plupart des philosophes, *kantisme* et scepticisme sont synonymes. Qu'on nous permette de le dire avec franchise : c'est là une grossière erreur, qui s'est répandue grâce aux analyses superficielles de M. Cousin. En France, on est trop habitué à recevoir le mot d'ordre d'en haut; il a plu un jour à M. Cousin de déclarer que Kant était sceptique; et pendant cinquante ans on a répété sur tous les tons : Kant est sceptique. Il n'est pas, au contraire, de philosophe qui ait autant fait pour fermer tout accès au scepticisme. Mais, nous le répétons, il ne faut pas s'en tenir à la *Critique de la raison pure.* Pour celui qui pénètre le sens profond de la *Raison pratique*, *kantisme* est synonyme de *philosophie de la liberté.* C'est ce que M. Secrétan a fait voir le premier; c'est ce que nous voudrions marquer encore avec plus de force que lui. Pour nous, tout le *kantisme* est là.

La question de la liberté a de tout temps